MYTHES & LÉGENDES

Le Diable bondissant

Sur les traces de Spring-Heeled Jack

(1837–1904)

Obscuriales

L’auteur



Passionné de folklore, de mythologie et d’histoire de France depuis toujours, **Christophe Schmitt** vient du monde du graphisme, de l’édition et des nouvelles technologies où il a passé plusieurs décennies entre dessin, écriture et création numérique. *Les Obscuriales*, ainsi que *Les Carnets*, sont nées de son envie de creuser, au-delà des idées reçues, ce qui s’est vraiment passé derrière chaque légende, et de ce qu’il en reste, aujourd’hui, dans nos peurs comme dans notre imaginaire.

Obscuriales
Aux frontières du mythe et de l’histoire

Novembre 2026 · Cet ouvrage est un projet indépendant
créé par **Christophe Schmitt**. Édité par **Obscuriales.com**

Les illustrations de ce numéro sont conçues avec l’assistance d’une intelligence artificielle générative, sous la direction artistique de l’auteur. Ce choix éditorial, pleinement assumé, permet à Obscuriales de développer un style graphique qui lui est propre.

Avant-propos



Une silhouette de la *nuit*, un siècle de peur

Certaines légendes s'enracinent si profondément qu'elles finissent par se confondre avec le folklore ordinaire. À Londres, on raconte encore aujourd'hui l'histoire de cette silhouette capable de franchir un mur de trois mètres d'un bond, aux yeux flamboyants et au souffle de flammes bleues, sans jamais vraiment se demander si quelqu'un, un jour, l'a réellement vue.

Pourtant, entre 1837 et 1904, des dizaines de Londoniens ont juré l'avoir croisée. Des lettres officielles ont atteint le bureau du maire. La presse populaire en a fait un feuilleton bon marché vendu à un penny, diffusé jusque dans les colonies les plus lointaines de l'Empire.

Cet ouvrage ne prétend pas résoudre ce que Londres elle-même n'a jamais élucidé. Il se contente de reconstituer, témoignage après témoignage, ce qui s'est réellement passé et de laisser au lecteur le soin de se faire sa propre opinion sur une affaire où le doute, encore aujourd'hui, l'emporte largement sur la certitude.

Christophe Schmitt

Table des matières



I
Le Londres d'avant Jack

Avant même l'apparition du monstre, un Londres déjà rongé par l'obscurité, la rumeur et la peur du crime.



Un Londres où la nuit nourrit déjà la peur



Les personnages-clés de l'affaire Spring-Heeled Jack



II
Chronologie de la peur

D'une rumeur isolée à la panique nationale, le récit heure par heure d'une peur qui gagne toute la ville.



Des rumeurs isolées qui gagnent tout Londres



Une lettre au maire qui rend tout public



Une attaque de plus, mais pas la dernière



Le témoignage qui va marquer les esprits



Un suspect arrêté, puis vite relâché



Quand la presse fait d'une rumeur un monstre



Un noble soupçonné, une accusation jamais confirmée



La part du possible : ce que la technique de l'époque permettait



III
Résurgences et postérité

Quand les faits s'effacent, la légende continue : ce que Spring-heeled Jack est devenu depuis les années 1830.



Des apparition plus rares, mais tenaces



Une silhouette encore vivante dans les récits



Au-delà du mythe : ce que cette enquête m'a révélé

I. Le Londres d'*avant* Jack



— LE CONTEXTE —

Un Londres où la *nuit* nourrit déjà la peur

En 1837, Londres grandit plus vite que ses lumières ne s'allument. Dans l'obscurité des faubourgs, la peur trouve déjà un terrain fertile.

En cette année 1837, Londres change de souveraine et change de visage. La jeune Victoria monte sur le trône d'un empire en pleine expansion, tandis que sa capitale, elle, explose littéralement : en trente ans, sa population a doublé, engloutissant villages et pâturages dans un tissu urbain toujours plus dense. Mais cette croissance vertigineuse ne profite pas à tous de la même façon, et surtout pas à ses rues. Depuis 1807, le gaz éclaire certaines artères du centre, un progrès qui fascine autant qu'il inquiète. Pourtant, cette lumière reste un privilège de





quartier. À mesure que l'on s'éloigne du cœur de la ville, vers Barnes, Clapham Common ou Bow, ces faubourgs où les premières attaques vont bientôt se produire. Les becs de gaz se raréfient, puis disparaissent tout à fait. Il ne reste alors que quelques lanternes à huile, chichement entretenues, et de longues étendues d'obscurité totale où murs de jardins, ruelles étroites et champs à l'abandon offrent mille cachettes.

Une ville déjà hantée par ses peurs

Cette pénombre n'est pas seulement matérielle. Neuf ans plus tôt, l'affaire Burke et Hare, deux hommes ayant assassiné pour vendre des cadavres frais aux écoles de médecine, a traumatisé tout le royaume et ravivé une terreur plus ancienne : celle des « resurrection men », ces pilleurs de tombes qui rôdaient dans les cimetières. Les récits de fantômes, de revenants et de créatures diaboliques continuent de circuler dans les veillées populaires, où la frontière entre superstition et fait divers reste poreuse.

Une loi jeune, une presse avide

Face à cette insécurité, l'institution censée protéger les Londoniens en est encore à ses balbutiements. La Metropolitan Police, créée en 1829 par Robert Peel, peine à s'imposer : moins de dix ans d'existence, des effectifs jugés insuffisants, une réputation encore fragile auprès d'une population qui se méfie autant des nouveaux « bobbies » que des criminels eux-mêmes. Dans les faubourgs mal éclairés, la loi peine à se faire une place.
Enfin, une presse à bon marché, avide de faits sensationnels, guette la moindre rumeur susceptible de faire vendre. Les penny papers, tirés à des milliers d'exemplaires, n'ont pas besoin de vérifier une histoire pour la publier. L'émotion suffit.

C'est dans cette Londres-là, tiraillée entre progrès et obscurité, modernité et superstition, qu'une silhouette va bientôt surgir des ténèbres des faubourgs. Une créature — ou un homme déguisé en créature — qui saura exploiter, mieux que quiconque, les peurs déjà bien installées d'une ville qui n'attendait, sans le savoir, qu'un visage à mettre sur son angoisse. ■

Bon à savoir

D'où vient le surnom de «Boobies»

Le surnom « Bobbies » vient du prénom de Robert Peel, ministre de l'Intérieur à l'origine de la création de la Metropolitan Police en 1829, Robert donnant familièrement « Bobby ». On les appelait aussi parfois « Peelers », en référence directe à son nom de famille.

Les *personnages-clés* de l'affaire Spring-Heeled Jack

Une victime au témoignage décisif, une autre aveuglée par les flammes, un noble jamais confondu, un homme acquitté faute de preuve : quatre visages pour comprendre une affaire qui n'a jamais livré son vrai coupable.

Ces quatre personnes n'ont jamais vécu la même histoire face à Spring-heeled Jack. Deux d'entre elles l'ont affronté directement, dans les jours les plus intenses de l'hiver 1838, à quelques rues et quelques heures d'écart à peine — une coïncidence de calendrier qui a beaucoup fait pour transformer une rumeur diffuse en panique généralisée. Les deux autres n'ont, elles, jamais croisé la créature : elles ont simplement eu le malheur d'être désignées, chacune à sa façon et à des degrés très différents de vraisemblance, comme pouvant se cacher derrière la légende. Rien n'a jamais permis de trancher définitivement entre ces quatre destins, et c'est peut-être précisément cette absence de certitude qui a permis à l'affaire de perdurer aussi longtemps dans la mémoire collective.

Jane Alsop

18 ans, Bearbind Lane, Bow

Dupée par un individu se présentant comme un policier réclamant de la lumière pour poursuivre, disait-il, sa traque du monstre, elle est agressée à sa propre porte le 22 février 1838. Son témoignage, riche et détaillé, reste la description la plus précise jamais recueillie de l'agresseur, au point de fixer durablement l'apparence que la légende lui prêtera par la suite.

Lucy Scales

Limehouse

Attaquée deux jours avant Jane Alsop, le 20 février 1838, alors qu'elle rentrait chez elle accompagnée de sa sœur. Aveuglée par un souffle de flammes bleues surgi sans prévenir de l'obscurité d'une ruelle, elle est la première à décrire ce détail qui deviendra, avec les griffes métalliques, l'un des marqueurs les plus caractéristiques de toute l'affaire.

Henry de La Poer Beresford

3e marquis de Waterford, dit « le marquis fou »

Aristocrate anglais tristement réputé pour ses frasques violentes et son mépris affiché des femmes, il est longtemps désigné par la rumeur populaire comme le coupable idéal — un noble suffisamment fortuné et suffisamment détestable pour endosser le rôle. Il ne sera pourtant jamais formellement identifié, et sa mort en 1859 n'empêchera nullement les apparitions ultérieures.

Millbank

Le suspect arrêté

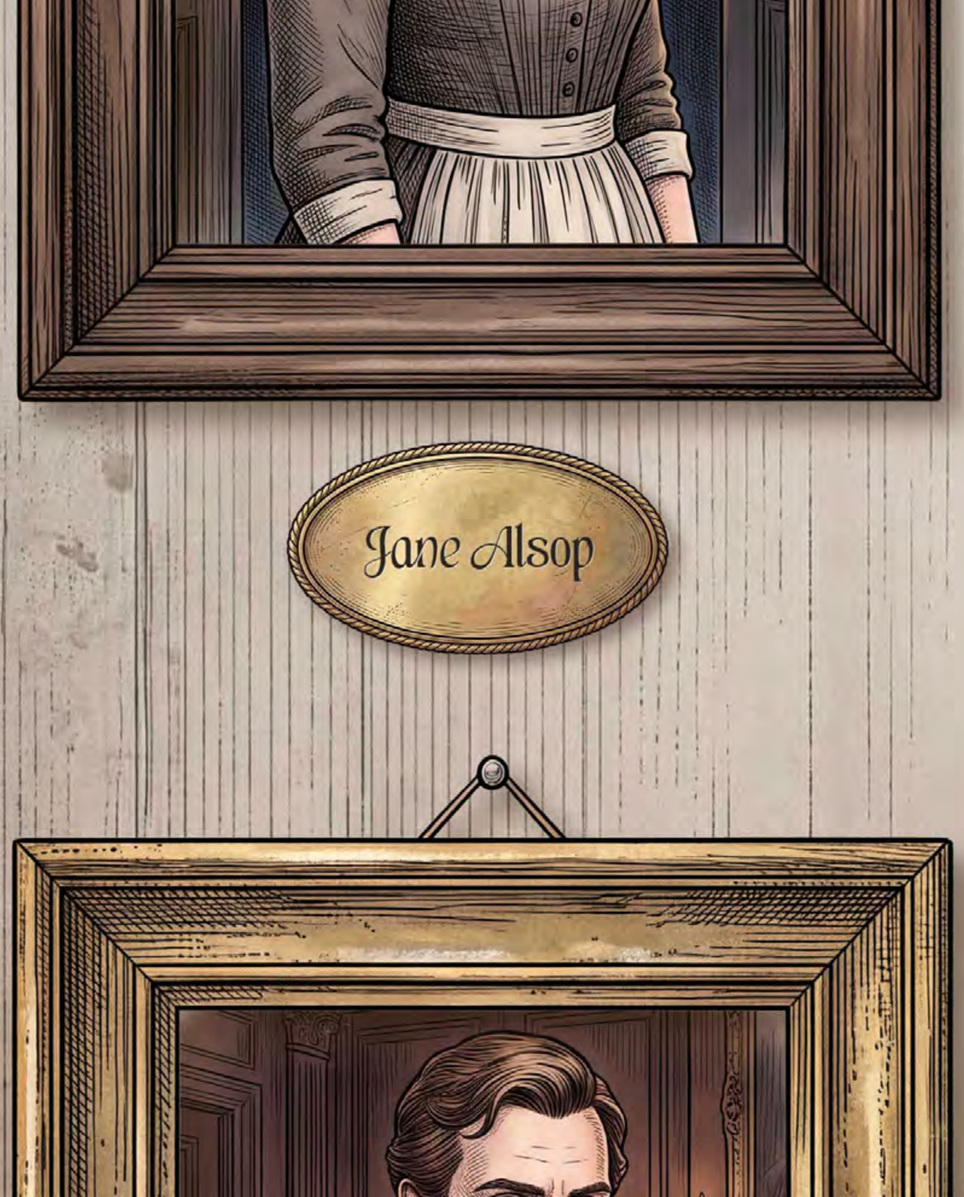
Seul homme jamais traduit en justice pour ces faits, il est finalement acquitté faute de pouvoir reproduire le souffle de flammes décrit avec constance par plusieurs témoins. Un non-lieu qui, loin de clore l'enquête, relance au contraire tous les doutes qui pèsent encore aujourd'hui sur cette affaire jamais résolue. Son identité complète et son sort après le procès demeurent d'ailleurs largement méconnus, les minutes du tribunal n'ayant conservé de lui que ce seul nom de famille.



Jane Alsop



Lucy Scales



Henry de La Poer Beresford



Millbank

II. Chronologie de la *peur*



— L'AFFAIRE —



Des rumeurs *isolées* qui gagnent tout Londres

À l'automne 1837, dans les faubourgs du sud de Londres, des récits troublants commencent à circuler. Sans nom, sans preuve, mais déjà chargés d'effroi.

L'automne 1837 est déjà bien entamé lorsque les premiers récits troublants commencent à circuler dans les faubourgs du sud de Londres. À Barnes, Clapham Common, Lewisham ou Camberwell. Ces zones encore largement rurales où l'éclairage au gaz n'a jamais posé le moindre bec, des domestiques, des ouvriers rentrant tard et des passants isolés racontent avoir croisé une silhouette qui ne ressemble à rien de connu, même si elle reste humanoïde.

Une silhouette qui grandit à chaque récit

Les descriptions varient d'un témoignage à l'autre, mais certains détails reviennent avec une régularité frappante : une haute silhouette maigre, des mains griffues glacées au toucher, des yeux qui semblent luire comme des braises dans l'obscurité. Certains jurent

l'avoir vue bondir par-dessus une haie, un mur de jardin, parfois même une charrette entière, avec une aisance qui n'a rien d'humain. D'autres évoquent un souffle bleuté ou blanchâtre s'échappant de sa bouche, comme une flamme froide.

Déjà, une explication circule en parallèle des récits d'épouvante : certains évoquent un pari insensé entre jeunes gentlemen désœuvrés, décidés à effrayer la population pour se distraire. Cette hypothèse, invérifiable, ne fait qu'ajouter à la confusion : la créature serait-elle un fait surnaturel, ou la simple facétie cruelle de fils de bonne famille ?

Une rumeur qui reste sous le radar

À mesure que l'automne avance, les témoignages se multiplient, portés de bouche à oreille par des domestiques d'une maison à l'autre, par des maraîchers qui se croisent sur les chemins avant l'aube. Chaque récit s'enrichit un peu plus au passage : la silhouette grandit, ses bonds s'allongent, ses yeux brillent plus fort. Le phénomène, typique de la rumeur populaire, transforme peu à peu une poignée d'incidents isolés en une menace qui semble rôder partout à la fois.

Pourtant, à ce stade, rien ne dépasse encore le cadre du faubourg. La presse londonienne, occupée par une actualité plus consistante, ne s'empare pas du sujet. Aucune autorité officielle n'enregistre ces récits comme des plaintes formelles. Dans l'Angleterre victorienne, la parole d'une servante ou d'un ouvrier pèse peu face à celle d'un gentleman, et ces histoires de créature bondissante ressemblent trop à du folklore pour qu'on les prenne au sérieux en haut lieu.

Cette absence de reconnaissance officielle n'empêche pas la peur de s'installer durablement dans les esprits. Dans ces quartiers mal éclairés où la nuit tombe sur des rues quasiment désertes, l'inconnu suffit à alimenter l'angoisse — sans qu'il soit nécessaire de nommer précisément ce qui rôde. Il faudra encore plusieurs mois, et une lettre adressée directement au maire de Londres, pour que cette rumeur diffuse bascule enfin dans l'espace public. ■

Pendant ce temps, dans le monde…

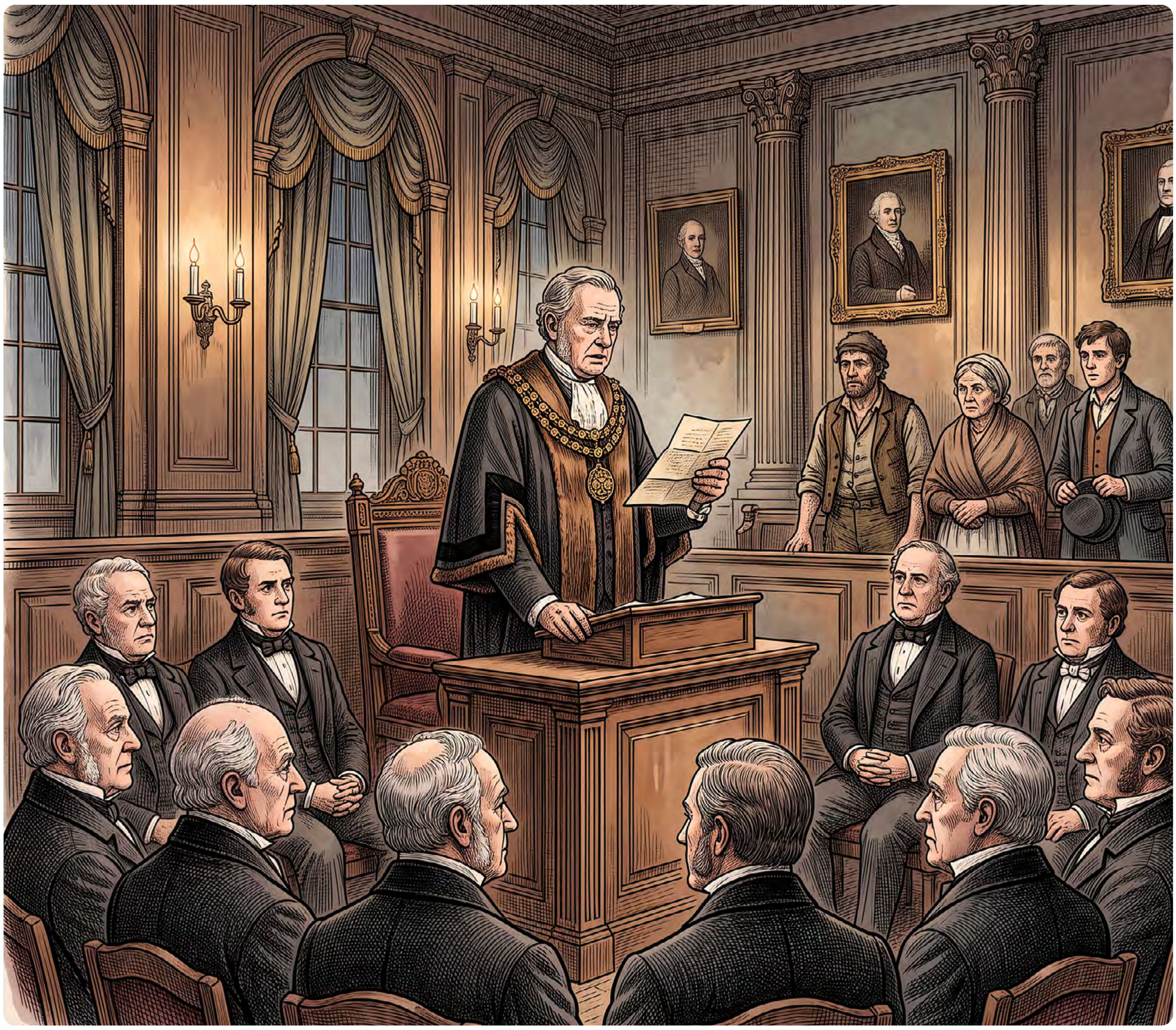
AUTOMNE 1837

Constantine tombe dans le sang

Le 13 octobre 1837, après un siège meurtrier, l'armée française s'empare de Constantine en Algérie. Un événement fracassant qui occupe la presse, quand Londres, elle, s'inquiète encore d'une rumeur qu'elle ne sait pas nommer.



Une lettre au *maire* qui rend tout public



En ce début d'année, à l'Hôtel de Ville de Londres, une lettre anonyme transforme une rumeur de faubourg en affaire publique et donne enfin un nom à la terreur.

Le 9 janvier 1838, lors d'une séance publique tenue au Mansion House, résidence officielle du Lord-Maire de Londres, Sir John Cowan reçoit une lettre qui va tout changer. Signée par un habitant anonyme de Peckham, elle décrit avec une précision troublante plusieurs agressions survenues dans les faubourgs sud de la capitale, les mêmes récits qui circulaient depuis l'automne, mais que personne, jusqu'ici, n'avait jugés dignes d'une attention officielle.

Un contenu qui glace l'assistance

La lettre est explicite. Elle

évoque une créature capable de bondir par-dessus des murs de plus de deux mètres, aux mains griffues et froides, dont la bouche crache parfois des flammes bleues ou blanches. Plusieurs jeunes femmes auraient été spécifiquement visées, agressées en pleine rue avant que l'assaillant ne s'échappe d'un bond, disparaissant dans l'obscurité des jardins avoisinants. L'auteur anonyme rapporte également la rumeur d'un pari insensé entre gentlemen fortunés, décidés à semer la terreur pour se divertir — sans toutefois apporter la moindre preuve.

Face à l'assemblée, Sir John Cowan accueille d'abord ces accusations avec un scepticisme de bon aloi. De telles histoires, après tout, ressemblent à s'y méprendre aux récits que l'on raconte au coin du feu. Mais le sérieux de la démarche — une lettre officielle, lue en séance publique — change la donne : ce qui n'était qu'une rumeur de domestiques devient, en une matinée, un sujet dont on peut légitimement débattre en public.

De la rumeur à l'affaire d'État

La nouvelle ne reste pas confinée aux murs du Mansion House. Dans les jours qui suivent, plusieurs journaux, dont le prestigieux Times, reprennent l'affaire et la portent à la connaissance de tout Londres, puis du royaume entier. C'est dans ce sillage que le nom de « Spring-heeled Jack » commence à circuler dans la presse — cristallisant enfin, sous une appellation unique, ce qui n'était jusque-là qu'un ensemble disparate de témoignages.

La pression monte rapidement. Le duc de Wellington lui-même, héros de Waterloo devenu figure influente du royaume, s'implique dans l'organisation de patrouilles supplémentaires. Des récompenses sont promises à quiconque permettrait l'arrestation du responsable. En l'espace de quelques semaines, une poignée de rumeurs éparses, nées dans l'obscurité des faubourgs, est devenue une affaire dont on s'inquiète jusqu'au sommet de l'État. ■



Une *attaque* de plus, mais pas la dernière

Malgré la lettre lue au Mansion House et les patrouilles promises, une nouvelle agression prouve en quelques semaines que la menace n'a rien d'une simple rumeur qui s'est emballée.

Les semaines qui suivent la lecture de la lettre au Mansion House ne rassurent personne. Malgré les patrouilles renforcées promises par les autorités, et l'implication du duc de Wellington dans l'organisation de rondes supplémentaires, de nouvelles agressions continuent d'être rapportées dans les faubourgs sud de Londres. Preuve, s'il en fallait une, que la menace ne s'est pas dissipée avec la simple publicité donnée à l'affaire.

Plusieurs incidents mineurs, rarement documentés avec précision, s'ajoutent alors aux récits déjà connus. On y retrouve les mêmes détails troublants : une silhouette surgissant d'un jardin ou d'une ruelle sombre, des bonds impossibles par-dessus des murs ou des haies, une victime (le plus souvent une femme seule, rentrant chez elle après la tombée de la nuit) laissée choquée mais rarement blessée gravement. Le scénario se répète suffisamment pour que la presse, déjà alertée par l'affaire du Mansion House, commence à y consacrer des entrefilets réguliers.

Le cas qui avait tout déclenché

Ce qui frappe surtout les observateurs de l'époque, c'est la persistance du phénomène malgré l'attention officielle désormais portée sur lui. Quelques mois plus tôt, en octobre 1837, une





jeune domestique du nom de Mary Stevens avait déjà rapporté une agression similaire sur Lavender Hill, près de Clapham. Agrippée par une silhouette aux mains glaciales et griffues, elle avait réussi à s'échapper en hurlant, alertant les voisins. Le lendemain, le même individu, ou un autre agissant de la même manière, aurait bondi devant un attelage non loin de là, provoquant un accident avant de disparaître par-dessus un mur de plus de deux mètres, sous les yeux de plusieurs témoins.

Ce type de récit, loin de s'éteindre après la lettre au maire, continue donc de se répéter dans les semaines qui suivent. Chaque nouvelle agression, même mineure, ravive l'inquiétude et alimente les conversations. La presse, qui tenait jusque-là l'affaire à distance respectueuse, comprend peu à peu qu'elle tient là un sujet capable de captiver durablement ses lecteurs, d'autant qu'aucun coupable, aucune explication définitive, ne vient encore clore le dossier.

Quand les habitants prennent les devants

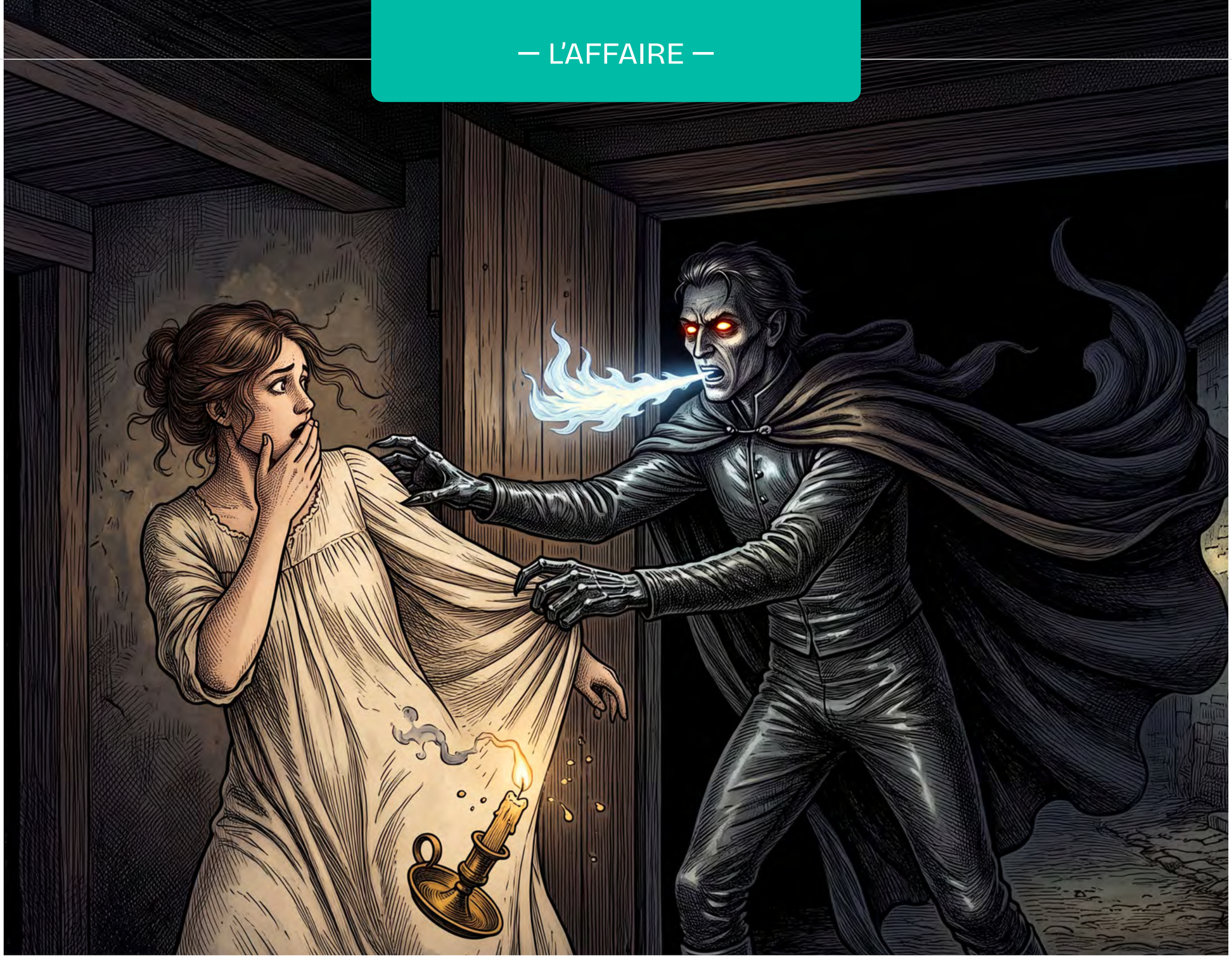
Dans certains quartiers, des groupes d'habitants excédés commencent même à s'organiser en patrouilles improvisées, armés de bâtons ou de lanternes, décidés à surprendre l'agresseur eux-mêmes plutôt que d'attendre une intervention officielle jugée trop lente. Ces rondes citoyennes, aussi improvisées soient-elles, témoignent d'un climat de peur qui dépasse désormais largement le cadre des faubourgs initialement touchés.

Cette accumulation d'incidents, pris isolément peu spectaculaires, prépare en réalité le terrain pour ce qui va suivre : un témoignage si détaillé, si direct, qu'il va marquer durablement les esprits et transformer une inquiétude diffuse en véritable panique urbaine. ■

Bon à savoir

À propos des «watchmen»

Avant la création de la Metropolitan Police en 1829, la sécurité nocturne de Londres reposait sur le guet paroissial, un système hérité du règne de Charles II au XVIIe siècle. Ces veilleurs de nuit, surnommés familièrement « Charlies » en référence au roi, étaient souvent des hommes âgés, mal payés et peu formés, chargés de patrouiller leur quartier avec une simple lanterne et une crécelle pour donner l'alerte. Leur réputation de mollesse, on les disait aussi bien capables de somnoler dans leur guérite que de croiser un malfaiteur, en avait fait une cible de moquerie populaire bien avant l'affaire Spring-heeled Jack. En 1838, ce système ancien coexiste encore partiellement avec la jeune police de Peel, à peine âgée de neuf ans, ce qui explique pourquoi tant d'habitants, faute de confiance en l'une ou l'autre force, choisissent de s'organiser eux-mêmes.



Le *témoignage* qui va marquer les esprits

Au cours de l'hiver 1838, à Bow, un guet-apens sous un faux prétexte va offrir à l'affaire son témoignage le plus détaillé, le plus terrifiant… et le plus crédible.

Dans la nuit du 19 au 20 février 1838, à Bow, dans l'est de Londres, Jane Alsop, dix-huit ans, vit avec son père Thomas, gardien d'un péage local (des routes entretenues appartenant à des propriétaires privés et surveillées par un vigile), et ses sœurs dans une maison attenante à la grille qu'il surveille. Vers vingt et une heures, la sonnette retentit. Un homme, de l'autre côté de la porte, se présente comme officier de police et lance d'une voix pressante qu'on vient d'attraper Spring-heeled Jack dans la ruelle voisine. L'inconnu réclame une lanterne ou une bougie pour l'identifier formellement.

Un piège tendu à la porte

Sans se méfier, Jane va chercher une bougie et ouvre la porte pour la tendre à l'inconnu. C'est à cet instant que tout bascule. L'homme rejette d'un geste sa cape, révélant une apparence qui n'a plus rien d'humain : des yeux qui semblent luire comme des billes de feu, une bouche crachant un jet de



flamme bleue et blanche droit sur le visage de la jeune femme. Ses vêtements, d'une matière sombre et luisante, évoquent presque une armure ou une combinaison huilée plutôt qu'un habit ordinaire.

Jane recule, terrorisée, mais l'individu l'attrape aussitôt. Ses mains, qu'elle décrira plus tard comme dotées de griffes métalliques glacées, déchirent sa robe et arrachent des mèches de ses cheveux. Elle hurle de toutes ses forces. Alertées, ses sœurs se précipitent et parviennent à la tirer à l'intérieur, mais l'assaillant continue de s'agripper à elle jusque sur le seuil, griffant encore au passage avant que la porte ne soit enfin refermée et verrouillée. Il finit par disparaître dans l'obscurité de la ruelle.

Un témoignage qui va faire foi

Ce qui distingue immédiatement cette affaire des précédentes, c'est la qualité du témoignage qui suit. Contrairement aux récits flous rapportés de seconde main par des domestiques anonymes, Jane Alsop se rend directement auprès des autorités et livre une déposition précise, détaillée, cohérente d'un bout à l'autre. Le genre de témoignage qu'un tribunal prend au sérieux. Son père confirme les circonstances, les traces de griffures sur les vêtements et le cuir chevelu de sa fille sont bien réelles, visibles, vérifiables.

La presse s'empare aussitôt de l'affaire avec une intensité inédite. Le Times et de nombreux autres journaux reproduisent le témoignage presque intégralement, donnant enfin à la légende un ancrage factuel qu'elle n'avait jamais eu jusque-là. Ce n'est plus une rumeur de faubourg répétée de bouche à oreille : c'est un témoignage signé, daté, corroboré, celui qui va durablement fixer l'image du Diable bondissant dans l'imaginaire collectif, pour les décennies à venir. ■

Un *suspect* arrêté, puis vite relâché

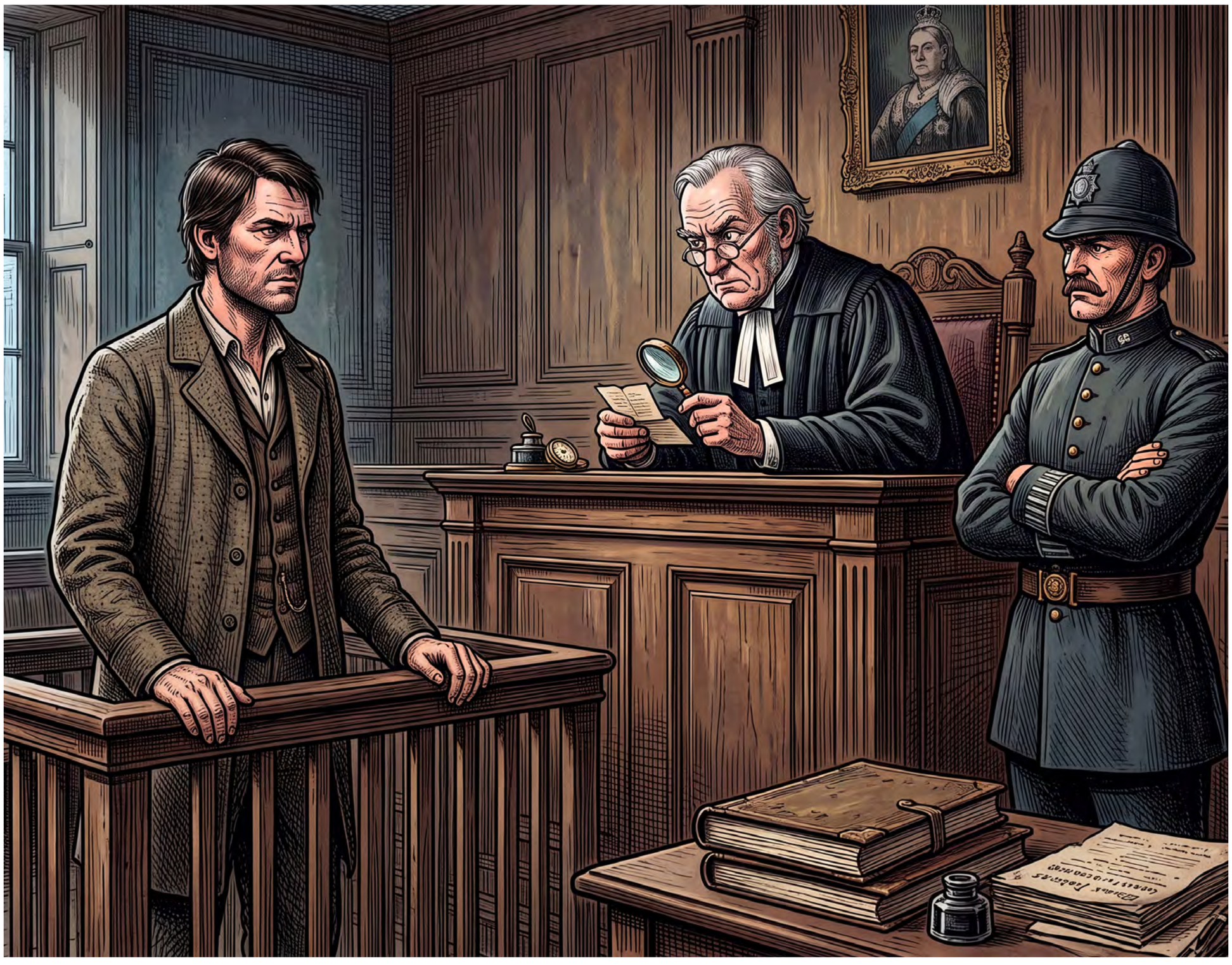


Début 1838, un homme se vante dans une taverne d'être Spring-heeled Jack en personne. Son arrestation semble enfin clore l'affaire... jusqu'à ce que le tribunal découvre un problème de taille : il ne peut pas cracher de flammes.

Alors que l'affaire Alsop vient d'électriser tout Londres, la police croit enfin tenir son homme. Un certain Thomas Millbank, ouvrier maçon, a été entendu dans une taverne se vantant haut et fort d'être Spring-heeled Jack en personne, allant jusqu'à défier quiconque de prouver le contraire. Peu après, une jeune femme rapporte avoir été effrayée près de Vauxhall par un individu correspondant à sa description. Malgré les faiblesses des autorités de l'époque, l'arrestation suit assez rapidement. Elle se déroule dans un mélange d'ivresse verbale mal placée et de coïncidence de circonstances.

Un aveu dans une taverne

Pour l'administration royale, Le témoignage recueilli auprès des clients présents ce soir-là ne laisse guère de doute sur les propos tenus par Millbank. Sous l'effet de l'alcool, il aurait revendiqué haut et fort son identité de "Diable bondissant", cherchant visiblement à impressionner l'assistance plus qu'à confesser un quelconque crime. Mais dans le climat de panique qui règne alors dans la capitale, une telle



déclaration, même lancée en plaisanterie, suffit à déclencher une arrestation en bonne et due forme. Pour beaucoup, l'affaire semble enfin résolue : le monstre insaisissable n'était donc qu'un homme ordinaire, capable de se vanter davantage que d'agir.

L'enthousiasme retombe cependant rapidement une fois l'homme présenté devant le tribunal. Car si Millbank reconnaît volontiers avoir tenu ces propos et avoir effrayé la jeune femme de Vauxhall, un détail embarrassant vient rapidement contredire l'accusation la plus spectaculaire portée contre le véritable Spring-heeled Jack. Comment celui-ci parvient-il à réaliser son fameux souffle de flammes bleues et blanches, rapporté par plusieurs témoins, dont Jane Alsop elle-même ?

Face au magistrat, Millbank ne dispose d'aucun dispositif, d'aucun accessoire susceptible de reproduire un tel effet. Aucune trace de phosphore, de mèche ou de mécanisme n'est retrouvée sur lui ni à son domicile.

Une preuve qui ne tient pas

Le tribunal, contraint de trancher sur des bases concrètes plutôt que sur la rumeur, conclut qu'il lui est matériellement impossible d'avoir produit les phénomènes décrits dans les témoignages les plus détaillés de l'affaire. Millbank ne peut donc pas être tenu pour responsable des agressions les plus spectaculaires attribuées à Spring-heeled Jack.

Il n'échappe cependant pas totalement à la justice : pour avoir sciemment effrayé la jeune femme de Vauxhall par un comportement indécent et menaçant, il est reconnu coupable d'un délit bien plus terre-à-terre, et condamné à une peine de travaux forcés relativement légère. Il est libéré peu après avoir purgé sa peine, sans que son cas n'apporte la moindre réponse définitive sur l'identité du véritable responsable des attaques les plus documentées.

Cet épisode, loin de clore l'affaire, l'épaissit au contraire. Il révèle qu'au moins un homme bien réel, bien ordinaire, a profité de la panique ambiante pour se faire passer — sérieusement ou par bravade — pour la créature que tout Londres redoute. Mais il confirme aussi, en creux, que quelque chose de plus difficile à expliquer continue d'échapper aux autorités : ni Millbank, ni personne d'autre, n'aura permis d'apporter une explication rationnelle complète aux phénomènes les plus troublants rapportés par les victimes les plus crédibles de l'affaire. ■

Quand la *presse* fait d'une rumeur un monstre

En quelques semaines, la presse transforme une poignée d'agressions en légende nationale, ajoutant à chaque édition encore bien plus de sensationnel à l'affaire.

Une fois l'affaire Alsop rendue publique, la presse londonienne comprend qu'elle tient là un sujet en or. Le Times, mais aussi une myriade de journaux moins prestigieux, entament une véritable course à la republication et à l'amplification des témoignages, chacun cherchant à surenchérir sur le précédent pour capter l'attention d'un lectorat déjà conquis par l'émotion suscitée par l'affaire.

Chaque édition ajoute sa touche

Ce phénomène ne se limite pas à Londres. Dans les semaines qui suivent, des villes aussi





éloignées que Liverpool, Northampton ou même l'Écosse rapportent leurs propres « apparitions » de Spring-heeled Jack. Des témoignages qui empruntent largement leurs détails aux récits déjà publiés plutôt qu'à une observation réellement indépendante. La presse, avide de nouveaux épisodes à couvrir, ne s'attarde guère à vérifier la cohérence ou la crédibilité de ces signalements en cascade, préférant entretenir le feuilleton plutôt que de l'éteindre par excès de rigueur journalistique.

Les détails eux-mêmes évoluent au fil des republications. La créature, initialement décrite comme un homme costumé aux mains griffues, se voit peu à peu affublée d'attributs toujours plus spectaculaires selon les feuilles de chou qui la rapportent : cornes, sabots fourchus, ailes de chauve-souris. Chaque version cherche à surpasser la précédente en effroi, transformant peu à peu un fait divers en véritable créature de légende, entretenue autant par la peur réelle des lecteurs que par l'appétit commercial des éditeurs.

Du fait divers au divertissement populaire

L'affaire dépasse bientôt le strict cadre journalistique. Des complaintes et chansons de rue colportent l'histoire dans les rues de Londres, tandis que des caricaturistes s'emparent du personnage pour en tirer des dessins satiriques, parfois utilisés pour railler telle ou telle figure politique du moment plutôt que la créature elle-même. Le nom « Spring-heeled Jack » devient une expression courante, employée pour désigner tout individu insaisissable ou tout événement inexplicable, bien au-delà du cercle des personnes réellement concernées par les agressions initiales.

Cette appropriation populaire marque un tournant décisif : l'affaire cesse progressivement d'être uniquement une question de sécurité publique pour devenir un phénomène culturel à part entière, nourri autant par la presse que par l'imaginaire collectif qu'elle a contribué à façonner. Ce basculement, entamé dès 1838, posera les bases de la légende durable qui traversera les décennies suivantes, bien après que les agressions elles-mêmes auront cessé d'alimenter l'actualité. ■



Un noble *soupçonné*, une accusation jamais confirmée

Parmi tous les suspects évoqués, un nom aristocratique revient sans cesse dans les conversations londoniennes, celui d'un homme déjà tristement célèbre pour ses frasques.

Alors que Thomas Millbank vient d'être écarté comme suspect crédible, un autre nom circule avec insistance dans les salons comme dans les tavernes londoniennes : celui d'Henry de La Poer Beresford, troisième marquis de Waterford. Loin d'être un inconnu, cet aristocrate irlandais jouit déjà, en 1838, d'une réputation sulfureuse qui semble taillée sur mesure pour alimenter les soupçons.

Un aristocrate déjà tristement célèbre

Beresford n'en est pas à son coup d'essai en matière de frasques spectaculaires. L'année précédente, en 1837, il s'était rendu tristement célèbre à Melton Mowbray pour une nuit de beuverie et de vandalisme qui aurait, selon la légende populaire, donné naissance à l'expression « paint the town red ». Les façades de la ville s'étant littéralement retrouvées barbouillées de peinture rouge par ses soins et ceux de ses compagnons. Réputé pour sa force physique peu commune, son goût pour les paris insensés et les farces cruelles envers de parfaits inconnus, le marquis incarne à merveille le profil du gentleman désœuvré

capable, croit-on, de se déguiser pour semer la terreur simplement par ennui ou par jeu. Son agilité, souvent mise en avant dans les récits de ses frasques antérieures, alimente également la théorie : quel autre homme, sinon un athlète aguerri et habitué aux excès nocturnes, pourrait exécuter les bonds extraordinaires décrits par les victimes ?

Un faisceau d'indices, jamais de preuve

Pourtant, aussi convaincante soit-elle sur le papier, cette théorie ne repose que sur un faisceau d'indices circonstanciels : jamais sur une preuve tangible. Aucun témoin n'identifie formellement Beresford. Aucune arrestation, aucune convocation officielle ne vient étayer l'accusation. Son statut social, celui d'un pair du royaume, le place d'ailleurs largement à l'abri des poursuites qu'aurait pu subir n'importe quel homme du peuple placé dans une situation similaire. Uun privilège de classe qui n'échappe à personne à l'époque, et qui nourrit d'autant plus la rumeur : si ce n'est pas lui, murmure-t-on, c'est en tout cas le genre d'homme que sa fortune protégerait.

Le marquis lui-même ne dément ni ne confirme jamais publiquement son implication, préférant laisser planer le doute : un silence qui, loin d'apaiser les soupçons, continue au contraire de les entretenir. Il mourra en 1859 dans un accident de chasse, sans que l'affaire n'ait jamais été formellement éclaircie de son vivant.

Cette accusation jamais confirmée illustre à elle seule toute l'ambiguïté de l'affaire Spring-heeled Jack : entre rumeur populaire, méfiance de classe et absence totale de preuve matérielle, elle laisse aujourd'hui encore planer un doute que ni les historiens ni les contemporains de l'époque n'ont jamais pu lever définitivement. ■



La part du *possible* : ce que la technique de l'époque permettait



Aussi insaisissable soit-elle, l'affaire pose une question très concrète : avec les moyens de 1838, qu'aurait réellement pu fabriquer un homme seul pour produire de tels effets ?

Si l'identité de Spring-wheeled Jack reste insaisissable, la question technique, elle, intéresse vivement les esprits rationnels de l'époque : qu'est-ce qu'un homme, seul, muni des moyens disponibles en 1838, pouvait réellement fabriquer pour produire les effets décrits par les témoins ?

Des flammes bien réelles, une explication chimique

Le souffle de flammes bleues et blanches, l'un des éléments les plus spectaculaires des témoignages, trouve une explication plausible dans la chimie de l'époque. Depuis 1826, les allumettes dites « lucifer », inventées par John Walker, contiennent du phosphore blanc, une substance hautement inflammable et toxique, capable de s'enflammer spontanément au contact de l'air ou d'une légère friction. Certains témoignages de l'époque, notamment dans des cercles de curiosités scientifiques ou de spectacles de foire, décrivent déjà des artistes capables de recracher de petites flammes en manipulant du phosphore dilué dans un liquide gras, une pratique risquée mais techniquement réalisable. Rien n'empêche donc, sur le plan purement chimique, qu'un in-



dividu suffisamment informé et téméraire ait pu reproduire un tel effet en public — au prix, sans doute, de graves brûlures répétées.

Les griffes métalliques, autre détail récurrent, posent quant à elles un problème bien moins complexe : de simples gants renforcés de crochets ou de lames fines, dissimulés sous un vêtement ample, suffiraient largement à produire les déchirures et les sensations glaciales rapportées par les victimes.

Des bonds extraordinaires

La question des bonds spectaculaires, en revanche, résiste bien davantage à l'explication technique. Aucun dispositif à ressort suffisamment performant, fiable et discret n'est documenté pour l'époque. Les mécanismes de ce type, rudimentaires, existent bien dans certains jouets ou accessoires de scène, mais rien ne permet d'affirmer qu'ils auraient pu propulser un homme adulte par-dessus un mur de deux mètres avec la légèreté et la régularité décrites par les témoins. Plusieurs observateurs contemporains penchent alors pour une explication plus prosaïque : un athlète simplement bien entraîné, profitant de l'obscurité et de l'effet de surprise, aurait suffi à impressionner des témoins déjà en proie à la panique. Chaque bond ordinaire se trouvant amplifié, dans le récit qui en est fait ensuite, par la peur et l'imagination.

Reste un point que la technique ne résout jamais complètement : dans aucune des arrestations effectuées durant l'affaire, y compris celle de Thomas Millbank, aucun dispositif (ni à ressort, ni chimique) n'est jamais retrouvé en la possession d'un suspect. Cette absence de preuve matérielle, répétée à chaque occasion, alimente autant les explications rationnelles que les théories les plus fantaisistes : après tout, l'absence de dispositif retrouvé ne prouve ni qu'il n'a jamais existé, ni qu'il a toujours été nécessaire.

Cette réflexion technique, aussi rigoureuse soit-elle, ne permet donc jamais de trancher définitivement l'affaire. Elle offre seulement un cadre de plausibilité — la preuve qu'un homme seul, avec les moyens de son temps, aurait pu produire l'essentiel des effets rapportés, sans jamais apporter la certitude qu'il l'a réellement fait. ■

Pendant ce temps, dans le monde…

Quand la science dompte l'invisible

Le 6 janvier 1838, l'Américain Samuel Morse fait la première démonstration publique de son télégraphe électrique dans le New Jersey, transmettant un message à distance grâce à un simple fil. Une prouesse qui, elle aussi, semble relever de la magie aux yeux du public. Avant que la science n'en révèle le mécanisme, tout comme on cherche alors à percer celui du Diable bondissant.

III. *Résurgences* et postérité



— LA CONCLUSION —

Des *apparitions* plus rares, mais tenaces

Après 1838, la légende ne s'éteint pas d'un coup. Pendant plusieurs décennies, des signalements sporadiques continuent de surgir, ravivant périodiquement la peur du Diable bondissant.

La panique de 1837-1838 retombe progressivement, mais elle ne disparaît jamais complètement des mémoires collectives. Dans les décennies qui suivent, des rapports isolés continuent de surgir ici et là à travers l'Angleterre. Trop épars pour raviver une véritable panique nationale, mais suffisamment réguliers pour que le nom de Spring-heeled Jack ne tombe jamais tout à fait dans l'oubli. Des villes comme Northampton, Sheffield ou encore certaines paroisses rurales du Midlands rapportent, au fil des années 1840 à 1870, des silhouettes bondissantes aperçues de nuit, des signalements généralement brefs, rarement documentés avec la même rigueur que l'affaire Alsop, mais qui entretiennent la légende comme une braise sous la cendre. Deux épisodes, séparés par près de trente ans, se distinguent toutefois par leur ampleur et leur écho dans la presse.

La terreur des sentinelles d'Aldershot

En mars 1877, la caserne militaire d'Aldershot, dans le Hampshire, devient le théâtre d'une série d'incidents troublants qui s'étalent sur plu-



sieurs nuits. Plusieurs sentinelles rapportent avoir été approchées, en pleine obscurité, par une silhouette bondissante qui leur assène des gifles glacées avant de disparaître aussi vite qu'elle est apparue. D'autres témoignages évoquent des coups de feu tirés sans le moindre effet visible sur l'assaillant, qui semble absorber les balles sans être blessé ni même ralenti. L'armée, prise au sérieux par ces récits répétés provenant d'hommes entraînés et peu enclins à l'affabulation, renforce temporairement la surveillance nocturne du site, et l'affaire fait rapidement la une de plusieurs journaux régionaux.

Ce qui frappe dans cet épisode, c'est le contraste avec les récits londoniens de 1838 : les victimes ne sont plus des domestiques isolées mais des militaires en service, habitués à la discipline et censés garder leur sang-froid. Leur témoignage confère paradoxalement une nouvelle crédibilité à une légende que beaucoup pensaient reléguée au rang de folklore urbain oublié.

Liverpool : le dernier grand signalement

Près de trente ans plus tard, en septembre 1904, c'est au tour de Liverpool de connaître son propre épisode. Dans le quartier de William Henry Street, plusieurs habitants rapportent avoir vu une silhouette bondir de toit en toit avec une agilité stupéfiante, avant de disparaître dans l'obscurité. La presse locale reprend l'affaire avec un enthousiasme non dissimulé, ressuscitant explicitement le nom de Spring-heeled Jack pour qualifier le phénomène, près de soixante-dix ans après les premiers récits de faubourg londoniens.

Cet épisode marque, aux yeux de nombreux chercheurs actuels, le dernier signalement significatif directement associé au nom de la créature. Après 1904, la légende continue certes de circuler, mais davantage comme référence culturelle et littéraire que comme phénomène activement rapporté par des témoins.

Ce qui frappe, à travers ces résurgences espacées de plusieurs décennies, c'est la remarquable capacité de la légende à se réactiver ponctuellement, comme si le nom lui-même suffisait à donner une forme reconnaissable à n'importe quelle silhouette inquiétante aperçue dans l'obscurité, bien au-delà de la vérité factuelle des événements initiaux de 1838 qui ont terrifié les gens de l'époque. ■



Une silhouette encore *vivante* dans les récits

Le dernier signalement de 1904 n'a rien éteint. Spring-heeled Jack a continué de bondir, non plus dans les rues, mais dans les pages, sur les planches et à l'écran.

Bien après que les derniers signalements se sont tus, Spring-heeled Jack continue une existence parallèle, presque plus vivace encore que celle qu'il a menée dans les faits divers de 1838. Ce basculement vers la fiction commence dès les années qui suivent l'affaire, et ne s'est jamais vraiment interrompu depuis.

Du fait divers au héros de papier

En 1867 paraît en Angleterre un feuilleton bon marché intitulé Spring-heeled Jack, the Terror of London, publié en fascicules à un penny, ces fameux « penny dreadfuls » destinés à un lectorat populaire avide de sensations. Le personnage y subit une transformation radicale : le monstre anonyme et inquiétant des récits de 1838 devient un aventurier masqué aux motivations complexes, parfois même un justicier au grand cœur redressant les torts faits aux plus faibles. Cette réinvention, largement détachée des faits historiques, connaît un succès considérable et se décline en plusieurs





rééditions tout au long du XIXe siècle. Des pièces de théâtre mélodramatiques reprennent également le personnage sur scène, où ses bonds spectaculaires se prêtent particulièrement bien aux effets de machinerie théâtrale.

C'est cette version fictionnelle, bien plus que les témoignages originaux, qui façonne durablement l'image populaire du personnage, un basculement qui illustre à quel point une légende, une fois lancée, échappe rapidement au contrôle de ses créateurs originaux.

Une figure toujours recyclée

Le vingtième siècle, puis le vingt-et-unième, ne mettent jamais totalement fin à cette carrière de fiction. En 1989, l'écrivain britannique Philip Pullman, bien avant son ouvrage « À la croisée des mondes », publie avec l'illustrateur David Mostyn un album jeunesse mettant en scène le personnage sous une forme mêlant mélodrame victorien et humour. Plus récemment, en 2010, Mark Hodder ouvre sa série steampunk Burton & Swinburne avec The Strange Affair of Spring Heeled Jack, où la créature devient un rouage central d'une histoire alternative de l'empire victorien, ses bonds réinterprétés comme une prouesse mécanique avant l'heure. Le nom lui-même entretient d'ailleurs une confusion tenace dans la mémoire populaire, où il se retrouve parfois mêlé, à tort, à celui d'un autre « Jack » bien plus tristement célèbre : Jack l'Éventreur, qui sévira à Whitechapel cinquante ans plus tard. Si les deux affaires n'ont strictement rien en commun sur le plan des faits, l'une relève du folklore urbain, l'autre d'une série de meurtres bien réels, leur proximité de nom suffit encore aujourd'hui à brouiller les pistes dans l'imaginaire collectif, un raccourci que les ouvrages sérieux sur le sujet s'attachent systématiquement à corriger.

Ce qui frappe, dans cette longévité culturelle, c'est la plasticité du personnage : tour à tour monstre, escroc, justicier ou curiosité historique, il se prête à des lectures très différentes selon les époques et les intentions de ceux qui le convoquent. Cette souplesse explique sans doute pourquoi, près de deux siècles après les premiers signalements dans les faubourgs londoniens, son nom continue de résonner, non plus comme une menace réelle, mais comme une silhouette familière du folklore britannique, toujours prête à ressurgir dans un récit, une case de bande dessinée ou une page de roman. La preuve, sans doute, que certaines peurs finissent par devenir des personnages à part entière, plus solides que les faits qui les ont fait naître. ■

Au-delà du *mythe* : ce que cette enquête m'a révélé

En refermant ce dossier sur Spring-heeled Jack, je ne peux m'empêcher de penser que cette affaire en dit plus long sur son époque que sur son mystérieux protagoniste. Derrière les bonds impossibles et les yeux flamboyants, c'est tout un Londres qui se raconte : une ville plongée dans l'obscurité, traversée par la peur du crime, et déjà façonnée par une presse capable de transformer une rumeur locale en légende nationale en quelques semaines.

Ce qui me frappe le plus, c'est la rapidité avec laquelle l'affaire échappe à ses propres témoins. Dès la lettre au maire, Spring-heeled Jack cesse d'appartenir à ceux qui l'ont réellement croisé. Il devient une toile vierge sur laquelle chacun projette ses peurs : un noble désœuvré, un inventeur fou, un démon échappé des faubourgs. Aucune de ces pistes ne résiste vraiment à l'examen, et c'est peut-être là l'essentiel : la vérité factuelle compte moins que le besoin collectif d'y croire.

J'ai été particulièrement sensible à la dimension technique de l'affaire, à tout ce que l'ingéniosité artisanale de l'époque permettait déjà de fabriquer. Ressorts, phosphore, costumes de théâtre : rien n'interdit qu'un ou plusieurs farceurs se soient succédé derrière le masque. Une explication moins spectaculaire qu'un monstre surnaturel, mais sans doute la plus fidèle à ce que les sources permettent d'affirmer. Mais réduire Spring-heeled Jack à une suite de canulars serait passer à côté de ce qui le rend si vivant encore aujourd'hui. Sa résurgence permanente dans la fiction, du penny dreadful victorien aux romans steampunk contemporains, en passant par le théâtre populaire, montre qu'il a depuis longtemps quitté le terrain des faits pour devenir un personnage à part entière, disponible pour toutes les réinventions. C'est sans doute le sort commun des grandes légendes urbaines : elles survivent moins par leur véracité que par leur capacité à incarner, à chaque génération, une inquiétude renouvelée.

En achevant ce premier Carnet, je retiens surtout ceci : les monstres que nous créons collectivement en disent toujours plus sur nous que sur eux-mêmes. Que ce personnage ait existé ou non, son histoire, digne de nombreuses légendes urbaines en dehors du Royaume-Uni, méritait d'être racontée et d'être portée à la connaissance du plus grand nombre. ■



Annexes & sources

Ouvrages et articles

Il existe peu de sources fiables sur cette histoire. Elle sont exclusivement anglophones. Si vous souhaitez approfondir, n'hésitez pas à les consulter.

OUVRAGES

Karl BELL
The Legend of Spring-Heeled Jack: Victorian Urban Folklore and Popular Cultures, Boydell Press, 2012.

Mike DASH
« Spring-heeled Jack: To Victorian Bugaboo from Suburban Ghost », Fortean Studies, 1996.

ARTICLES WEB

Sky HISTORY
« England's most notorious urban legend: The mystery of Spring-Heeled Jack », history.co.uk.
CONSULTER

Atlas Obscura
« Meet Spring-Heeled Jack, the Leaping Devil That Terrorized Victorian England ».
CONSULTER

FolkloreThursday
« Spring-heeled Jack: The Terror of Victorian England ».
CONSULTER

Bow Street Society
« Victorian Urban Legends: Spring-Heeled Jack ».
CONSULTER

Obscuriales

Le Diable bondissant

www.obscuriales.com